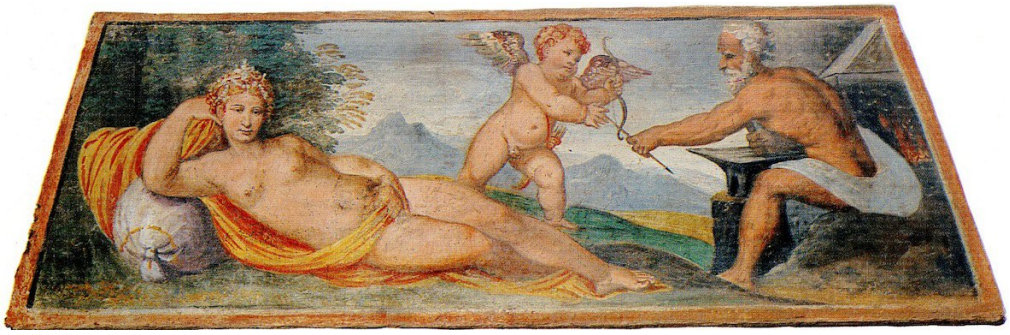
Chapitre 3 : Pétrarque L'inventeur de l'amour moderne



En haut : Maison d'Arquà, *Vénus, Cupidon et Vulcain*, fresque de la cheminée de la Salle de Vénus
En dessous : Maison d'Arquà, Salle centrale, *Pétrarque et Laure*, fresque du XVIe siècle.
À gauche : Fontaine de Vaucluse

Pétrarque

l'inventeur de l'amour moderne

Après Dante, nous évoquerons un autre créateur de la langue et de la littérature italiennes modernes, Francesco Petrarca, « *l'inventeur de l'amour moderne* ».
Le corps de Laure se baignant nue dans la Sorgue le fait rêver, le fait écrire, l'amour est d'abord l'amour d'un corps, que Pétrarque regarde appuyé au tronc d'un arbre, d'un sein se séchant nu sur l'herbe et les fleurs, d'un regard, d'une chevelure …
Pétrarque est par ailleurs **le poète le plus mis en musique**, nous écouterons quelques madrigaux des grands compositeurs, de Monteverdi à Sigismondo d'India, écrits sur des textes de Pétrarque.

BIOGRAPHIE ESSENTIELLE DE PÉTRARQUE

1304, 20 juillet – Naissance de Francesco Petracco, fils de ser Pietro, notaire et de Eletta Canigiani. Francesco naît à Arezzo, son père, florentin guelfe blanc et ami de Dante ayant été exilé de Florence depuis 1302.

1312 – Ser Petracco obtient une charge à la cour pontificale d'Avignon et se transfère avec sa famille à Carpentras, où Francesco et son frère cadet vivent une enfance heureuse. Il possède bientôt deux langues, le toscan, – la langue de sa mère, dans laquelle il n'écrira que le récit de son amour pour Laure –, et le latin, la langue dans laquelle son père lui lisait Cicéron quand il était enfant, et dans laquelle il fera ses études à Carpentras. À Avignon, il parlera aussi l'occitan. Il a fait la connaissance de Dante en 1311.

À Cologne, Pétrarque contemple les femmes qui lavent le linge…

1312-1316 – Pétrarque est à Montpellier pour accomplir ses études de grammaire et de rhétorique, puis de droit, dans la tradition familiale.

Portrait de Pétrarque, par Altichiero da Zevio, 1379, Bibliothèque Nationale

1318 – Il est bouleversé par la mort de sa mère, et il écrit un *Panegyricum in funere matris*, où il chante sa mère comme un veuf, dans un processus oedipien.

1320 – Son père l'envoie à l'Université de Bologne pour accomplir ses études de droit, mais il s'intéresse plus fortement aux lettres et aux classiques latins.

1326 – Il revient à Avignon à cause de la mort de son père, qui laisse à ses fils un patrimoine important, qui leur permet de mener une vie riche et festive de dandys.

1327 – Le 6 avril, vendredi saint, il rencontre, peut-être au bain, ou peut-être à l'église Sainte Claire d'Avignon, Laure, peut-être Laure de Noves, fille d'Audibert de Noves et épouse d'Hugo de Sade, ancêtre du marquis de Sade. Il commence à écrire pour elle des poésies en italien, qu'il remaniera jusqu'à la fin de sa vie, en 1342, de 1347 à 1350, en 1356-7, et jusqu'en 1374, le mois même de sa mort.

1330-37 – Ayant dépensé le patrimoine paternel, il se consacre à la carrière ecclésiastique (il a peu de goût pour le travail professionnel…), il prend les 4 ordres religieux mineurs, et il est engagé comme chapelain par le cardinal Giovanni Colonna, son ami. Il accomplit de nombreux voyages dans toute l'Europe, par goût des voyages et pour rechercher des manuscrits latins, à Gand, Liège (où il retrouve deux manuscrits de Cicéron), Aix-en-Provence, Cologne, Lyon ; il s'installe enfin à

Fontaine-de-Vaucluse (L'Isle sur Sorgue), pour être tranquille, loin du bruit de la cour d'Avignon. En 1333, il lit les *Confessions* de saint Augustin et traverse une profonde crise mystique.

1336, 24 avril – Il fait l'ascension du Mont Ventoux avec son frère.

– Naissance de son fils naturel, Giovanni ; il aura aussi une fille, née en 1343, et élèvera ses enfants avec un grand sens des responsabilités. Il fait son premier voyage à Rome, Naples, pour remonter à Avignon par Pise et Parme, où il s'arrête un peu. Il s'isole à Vaucluse, où il met en oeuvre l'*Africa*, le *De viris illustribus*, et peut-être les *Trionfi*.

1337-1343 – Il réside entre Vaucluse et Avignon, mais fait de nombreux voyages.

1341 – Dans des ovations populaires, il est ordonné au Capitole *Magnum poetam et istoricum,* après avoir été examiné par Robert d'Anjou, roi de Naples, qui devient son ami. Il est fait citoyen romain, et atteint une notoriété européenne de prophète de la romanité ; il est un des grands intellectuels de son époque. Il lance des appels à la concorde des Italiens et au retour des papes à Rome, appuie la République romaine de Cola di Rienzo en 1347 et il rompt avec le clan Colonna, ennemi de Cola et jugé peu sûr pour la défense des papes.

Pétrarque couronné ; Laure, dessins du XVIe siècle, Florence, Laurenziana

1343 – Il fait un long voyage à Nice, Monaco, Port-Maurice, Lerici, Pise, Perugia, Todi, Narni, Rome, Naples (où il séjourne 3 mois et va visiter les lieux où vécut Virgile), Pozzuoli, Parme où il réside chez le seigneur Azzo da Correggio, qui est devenu son ami.

1345 – Retour en Provence, à travers Bologne, Vérone et la vallée de l'Adige.

1345-47 – Il demeure à Vaucluse, et fait un voyage à Parme par Gênes.

1347-51 - Il fait de nombreux voyages en Italie du Nord, et séjourne à Parme. Il commence le *Secretum*.

1348 –Le 19 mai, il apprend la mort de Laure le 6 avril, victime de la peste.

1349 - Jacques II de Carre lui fait don d'une maison et d'un poste de chanoine toute sa vie durant.

1350 – Il est à Rome pour le jubilé, et s'arrête à Florence où il se lie d'amitié avec Giovanni Boccaccio qui va le voir à Padoue en 1351, pour lui apporter l'offre des Florentins de revenir à Florence, que Pétrarque refuse. Un manuscrit des *Lettres* de Cicéron lui tombe sur la jambe et le blesse gravement.

1351-53 – Il reste à Fontaine-de-Vaucluse, où il fait aménager sa maison, il y fait collection de monnaies romaines. Il écrit plusieurs autres œuvres latines, *De vita solitaria, De otio religioso, Bucolicum carmen*.

1353-1361 – Il séjourne à Milan, au service des Visconti, qui lui ont fait don d'une petite maison en face de Sant'Ambrogio, où il se passionne pour le jardinage ; il fait des voyages à Venise comme ambassadeur, et il y rencontre le doge ; à Mantoue, à Prague comme ambassadeur auprès de l'empereur Charles IV, qui le nomme comte palatin ; à Bergame, Pavie, à Paris comme ambassadeur auprès du roi de France. Dans l'été 1361, sa fille se marie avec Francescuolo da Brossano.

1361-1370 –Il reste à Padoue et à Venise (pour fuir la peste), tout en faisant de nombreux voyages. En 1362, il reçoit une dernière visite de Boccaccio. Il est ambassadeur de la République de Venise de 1362 à 1367. En échange de manuscrits qui seront le premier fonds d'une bibliothèque publique, la République lui fait don d'une maison, le palais Molin sur la Riva degli Schiavoni. Il y vit avec sa fille, Francesca, son gendre et sa petite-fille Eletta (née en 1362). Son petit-fils, Francesco, né en 1365, meurt en 1368.

1369 – Il a sa première attaque de fièvre qui compromet son état de santé.

1373 – Il se rend à Venise en septembre comme ambassadeur pour négocier une paix entre Padoue et Venise.

1370-1374 - Il reçoit de Francesco da Carrara un terrain en Vénétie, dans les Collines Euganéennes ; il y fait construire sa villa d'Arquà, où il réside avec sa fille. Il meurt sur sa table de travail dans la nuit du 18 juillet 1374. Il est enseveli à Arquà, sur la place de l'église.

À gauche : villa d'Arquà ; **à droite** : tombeau de Pétrarque

Quelques textes de Pétrarque et leur mise en musique

Francesco Petrarca (1304-1374), *Canzoniere,* Sonnet l (vers 1347)

(Les traductions sont de Jean Guichard, revues avec Monique Despréaux)

Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono
di quei sospiri ond'io nudriva 'l core
in sul mio primo giovenile errore,
quand'era in parte altr'uom da quel ch' i' sono ;
del vario stile in ch'io piango e ragiono
fra le vane speranze e 'l van dolore,
ove sia chi per prova intenda amore
spero trovar pietà, non che perdono,
Ma ben veggio or sì come al popol tutto
favola fui gran tempo, onde sovente
di me medesmo meco mi vergogno :
e del mio vaneggiar vergogna è 'l frutto.
e 'l pentersi. e 'l conoscer chiaramente
che quanto piace al mondo è breve sogno.

O vous qui écoutez dans ces rimes éparses
le son de ces soupirs dont j'ai nourri mon coeur
dans l'errance de ma prime jeunesse
quand j'étais en partie autre que je ne suis,
pour ce style varié de mes pleurs, de mes mots,
entre les vains espoirs et la vaine douleur,
chez vous qui comprenez l'amour par expérience
j'espère trouver pitié, pas seulement pardon.
Désormais je vois bien comment de tout le peuple
je fus longtemps la fable, de sorte que souvent
en mon for intérieur j'ai honte de moi-même :
et la honte est le fruit de ma divagation
avec le repentir et la claire conscience
que ce qui plaît au monde est un rêve fugace.

« Le modèle de Pétrarque

« La collaboration entre poètes et musiciens est une ancienne pratique de la tradition italienne, du moyen âge à nos jours. Dante disait que la poésie n'est « *rien d'autre que l'invention poétique exprimée se*lon la rhétorique et la musique » *(De vulgari eloquentia,* Livre II, IV, III) ; la musique est pour lui le « vêtement » naturel de la poésie, et il n'est pas convenable pour elle d' « aller dans le monde » nue, c'est-à-dire qu'elle n'est pas destinée à être lue en silence mais à être chantée en public. C'est cette dialectique entre le texte (la dite « rhétorique »*)* et la musique qui permet au poète d'atteindre la beauté sensible. Aux XVIe et XVIIe sièc1es, le poète le plus « musicato », - en particulier par les madrigalistes -, est Pétrarque, créateur d'une nouvelle forme poétique et maître d'une longue tradition d'écriture : le « pétrarquisme », qui se propage dans toute l'Italie et dans toute l'Europe jusqu'à l'époque baroque. La modernité de la poésie amoureuse de Pétrarque fait que son *Canzoniere* reste une référence de la poésie universelle. À la différence des grands poèmes unitaires du passé, *l'Odyssée* d'Homère, *l'Enéide* de Virgile ou *la Divine Comédie* de Dante, le *Canzoniere* se présente comme des « fragments » (« Rerum vulgarium fragmenta », *Fragments de choses vulgaires,* est le titre latin donné par Pétrarque) non pas en latin mais en langue « vulgaire » (en italien) selon un modèle déjà pratiqué et théorisé par Dante. Dans le sonnet qui sert de prologue, Pétrarque parle de « rime

sparse », rimes éparses, et de « vario stile », style diversifié, même si le modèle du sonnet l'emporte avec une régularité qui deviendra la règle. C'est l'annonce d'une poétique nouvelle, expression non plus d'une vision théologique unitaire comme celle qui, chez Dante, porte le poète de l'amour de Béatrice à l'amour de Dieu, mais de la pratique contradictoire d'un amour qui est à la fois vie et mort, espérance et douleur, réalité et rêve. L'amour n'est plus vertu théologale, mais expérience psychologique qui est aussi un « vaneggiar », une errance (une erreur ?), une expérience de vie dans le monde (« al mondo »*)* connue du « peuple », source de ce qu'il appelle la « gloire » (l'image de Laure renvoie au « laurier » d'Apollon instauré en l'honneur de Daphné, la nymphe désirée mais qui échappe au désir), sans recherche de signification philosophique ou théologique ; l'amour est vécu de façon immédiate, dans une suite d'instants fragmentés jusqu'au moment où l'individu se retrouve seul face à lui-même et se repent, ouvrant ainsi une nouvelle connaissance qui n'est rien moins que la psychologie individuelle moderne. Chaque texte (sonnet, ballade, chanson) est un moment de cet amour doux et amer, dont la contradiction ouvre une déchirure qui est source de l'écriture : le désir inassouvi du corps de Laure (l'échec d'Apollon à qui échappe le corps de Daphné) se traduit en désir d'écrire ce manque. La musique qui est, grâce à sa structure même, ouverture à l'ineffable. à l'indicible et donc à la béance de cet amour sans apaisement possible (« *Pace non trovo* ... », « Je ne trouve pas de paix ») viendra tout naturellement « revêtir » ces textes. L'écriture de ce jeu complexe du désir fait que les poètes baroques n'oublieront jamais le pétrarquisme, bien que l'âge baroque ait connu, en poésie comme en art, une nouvelle révolution, une nouvelle esthétique. une nouvelle poétique ».

(Jean Guichard, Extrait du livret du disque de **Poïesis**, ***D'India*, Zig-Zag, 2003, où est enregistré ce sonnet 1 de Pétrarque, chanté par Cristiana Presutti).**

Canzoniere Chanson 23 (vers 1333-1337 ?)

LES MÉTAMORPHOSES PROVOQUÉES PAR L'AMOUR

« E i duo mi trasformaro in quel ch' i' sono,
facendomi d'uom vivo un lauro verde
che per fredda stagion foglia non perde.
Tous deux m'ont transformé en ce que je suis
en faisant de moi, homme vivant, un laurier vert
qui ne perd pas ses feuilles dans la froide saison.
Pensez ce que je devins dès que je m'aperçus
de la transformation de ma personne
et que je vis mes cheveux devenus ce feuillage
dont j'avais autrefois espéré la couronne
et que mes pieds par lesquels je me tins et bougeai et courus
(comme chaque membre répond à l'âme)
devenir deux racines sur les eaux,
non de Pénée mais d'un fleuve plus altier
et mes bras se changer en deux branches »
(*Canzoniere* 23, vv. 38-49)

Première métamorphose provoquée par Laure et par l'Amour :
Le poète transformé en laurier

« Questa che col mirar gli animi fura
m'aperse il petto, e 'l cor prese con mano

Cette femme qui d'un regard vole les âmes
m'ouvrit la poitrine et prit mon cœur de sa main
en me disant : « De cela ne dis mot ! ».
Puis je la revis seule en d'autres dispositions
telle que je ne la reconnus pas – ô sens humain ! –

Deuxième métamorphose
Le poète transformé en rocher vivant

Bien plus, plein de peur, je lui dis la vérité.
Mais elle, retrouvant sa rigueur habituelle,
me transforma, pauvre de moi !,
en un rocher presque vivant et plein d'effroi ».
(Ibid. vv. 72-80)

« Ed io, non ritrovando intorno intorno
ombra di lei né pur de' suoi piedi orma,
come uom che tra via dorma
gittaimi stanco sopra l'erba un giorno.
Et moi, ne retrouvant tout autour
ni son ombre ni même la trace de ses pas,
comme quelqu'un qui dort sur sa route,
je me jetais un jour sur l'herbe, fatigué,
et là en me plaignant de ce rayon furtif,
je laissai libre cours à mes larmes de tristesse
et comme il leur plut je les laissai couler :
et jamais la neige ne fondit au soleil
comme je sentis que je fondais
et que je devenais fontaine au pied d'un hêtre.
Longtemps je poursuivis cet humide voyage.
Qui entendit jamais qu'un homme devint source ? »
(Ibid. vv. 108-119).

Troisième métamorphose :
Le poète transformé en source

« *Canzon, i' che non fu' mai quel nuvol d'oro*
che poi discese in prezïosa pioggia
Sì che 'l foco di Giove in parte spense
Chanson, moi qui ne fus jamais cette nuée d'or
qui descendit ensuite en une précieuse pluie
éteignant en partie le feu de Jupiter ;
mais je fus une flamme qu'un beau regard embrase
et je fus cet oiseau qui s'élève au plus haut
en élevant celle que dans mes vers j'honore.
Et sous ce nouveau visage je n'abandonnai pas
le laurier du début, car son ombre très douce
éloigne de mon coeur toute autre joie moins grande ». (Ibid. vv. 161-169).

Quatrième métamorphose
Le poète transformé en flamme et en aigle

Maison de Pétrarque – Intérieur
À gauche : vue d'ensemble de la salle centrale et buste du poète.
Ci-dessous : « *stanza di Venere* » avec la grande cheminée et la fresque de Vénus, Vulcain et Cupidon. Au fond à droite, le « *studiolo* » du poète.
À gauche : cheminée de la « stanza dell'Africa » : *Cléopâtre et Sapho*.

Canzoniere, Madrigal 52

Non al suo amante più Dïana piacque
quando, per tal ventura, tutta ignuda
la vide in mezzo alle gelide acque,
ch'a me la pastorella alpestre e cruda
posta a bagnar un leggiadretto velo
ch'a l'aura il vago e biondo capel chiuda ;
tal che mi fece, or quand'egli arde il cielo
tutto tremar d'un amoroso gielo.

Diane n'éveilla pas chez son amant plus de désir
quand, par hasard, toute nue,
il la vit au milieu des fraîches eaux,
qu'en moi la pastourelle sauvage et cruelle
occupée à laver un charmant petit voile
qui de l'aure protégeât les blonds cheveux charmants
si bien que je me retrouvai, quand le ciel est de braise,
tout entier à trembler et tout glacé d'amour.

(Musique **: Strin**gari Patavino (XVe-XVIe s.), in **: *Chiare, fresche e dolci acque,* Simonetta Soro, RivoAlto, 1998)**

Canzoniere, Sonnet 61

Benedetto sia 'l giorno e 'l mese et l'anno
et la stagione e 'l tempo et l'ora e 'l punto
e 'l bel paese, e 'l loco ov'io fui giunto
da' duo begli occhi che legato m'hanno ;
et benedetto il primo dolce affanno
ch'i' ebbi ad esser con Amor congiunto,
et l'arco, et le saette ond'i' fui punto
et le piaghe che 'nfin al cor mi vanno.
Benedette le voci tante ch'io
chiamando il nome de mia donna ò sparte,
e i sospiri, et le lagrime, e 'l desio ;
et benedette sian tutte le carte
ov'io fama l'acquisto, e 'l pensier mio,
ch'è sol di lei, sì ch'altra non v'à parte.

Béni soit le jour, et le mois et l'année
et la saison et le temps et l'heure et le moment
et le beau pays et le lieu où je fus pris
par les deux beaux yeux qui m'ont enchaîné ;
et béni soit le premier doux tourment
que j'eus à être compagnon de l'Amour,
et l'arc et les flèches dont je fus frappé,
et les plaies qui vont jusqu'en mon cœur.
Bénies soient les paroles nombreuses
qu'appelant le nom de ma dame j'ai lancées,
et les soupirs et les larmes et le désir ;
et bénis soient tous les écrits
par lesquels je lui acquiers renommée, et ma pensée,
qui n'est qu'à elle, si bien que nulle autre n'y a de place.

Canzoniere, Sonnet 90

Erano i capei d'oro a l'aura sparsi
che 'n mille dolci nodi gli avolgea
e 'l vago lume oltra misura ardea
di quei begli occhi, ch'or ne son sì scarsi ;
e 'l viso di pietosi color' farsi
non so se vero o falso, mi parea :
i' che l'esca amorosa avea,
qual meraviglia se di sùbito arsi ?
Non era l'andar suo cosa mortale,
ma d'angelica forma ; et le parole
sonavan altro che pur voce humana. .
Uno spirto celeste, un vivo sole
fu quel ch'i' vidi : et se non fosse or tale,
piagha per allentar d'arco non sana.

Ses cheveux d'or étaient épars à l'aure
qui en mille doux nœuds les enroulait
et la charmante lumière brûlait outre mesure
de ces beaux yeux, qui en sont maintenant si avares ;
et son visage me paraissait se couvrir de couleurs
de pitié, je ne sais si vraies ou fausses :
moi qui avais au cœur l'amadou amoureux,
faut-il s'étonner qu'aussitôt je brûlai ?
sa démarche n était pas chose de ce monde,
mais de forme angélique ; et ses paroles
résonnaient autrement que simple voix humaine.
Un esprit céleste, un soleil vivant
voilà ce que je vis ; et même si elle n'était plus telle,
la plaie ne guérit pas parce que l'arc se détend.

Canzoniere, Sonnet 112

(À Sennuccio del Bene, poète et ami de Pétrarque à Avignon)

Sennuccio, i' vo' che sapi in qual manera
tractato sono, et qual vita è la mia :
ardo et struggo anchor com'io solia ;
l'aura mi volve, et son pur quel ch'i' m'era.
Qui tutta humile, et qui la vidi altera
or aspra, or piana, or dispietata, or pia ;
or vestirsi honestate, or leggiadria,
or mansüeta, or disdegnosa et fera.
Qui cantò dolcemente, et qui s'assise ;
qui si rivolse, et qui rattenne il passo ;
qui co' begli occhi mi trafisse il core ;
qui disse una parola, et qui sorrise ;
qui cangiò il viso. In questi pensier', lasso,
nocte et dì tiemmi il signor nostro Amore.

Sennuccio, je veux que tu saches de quelle manière
je suis traité , et quelle vie est la mienne :
je brûle et me consume encore comme d'habitude ;
L'aure m'agite, et je suis toujours celui que j'étais.
Ici toute humble, là je l'ai vue hautaine,
tantôt acerbe et cruelle tantôt tendre et pleine de pitié ;
faisant montre tantôt de rigueur, ou de grâce,
tantôt douce, tantôt dédaigneuse et sauvage.
Ici elle chanta doucement, là elle s'assit ;
ici elle se retourna, là elle retint ses pas ;
ici de ses beaux yeux elle me perça le cœur ;
ici elle dit un mot, et là elle sourit ;
là elle changea de visage. C'est dans ces pensées, hélas,
que nuit et jour me tient notre seigneur l'Amour.

Canzoniere, Chanson 126

Chiare, fresche et dolci acque
ove le belle membra
pose colei che sola a me par donna ;
gentil ramo ove piacque
(con sospir mi rimembra)
a lei di fare al bel fianco colonna ;
herba et fior che la gonna
leggiadra ricoverse
co l'angelico seno,
aere sacro, sereno,
ove Amor co' begli occhi il cor m'aperse ;
date udïenzia insieme
a le dolenti mie parole extreme.

S'egli è pur mio destino,

Claires, fraîches et douces eaux,
où baigna ses beaux membres
celle qui seule à mes yeux est une femme ;
noble branche où il lui plut
(c'est avec un soupir que je m'en souviens)
de faire à son beau flanc une colonne ;
herbe et fleurs que sa jupe
recouvrit de son charme
à côté de son sein angélique,
air sacré, serein,
où l'Amour de ses beaux yeux m'ouvrit le cœur ;
donnez audience ensemble
à mes dernières paroles de douleur.

Si tel est bien mon destin,

e ‘l cielo in ciò s’adopra,
ch’Amor quest’ occhi lagrimando chiuda,
qualche gratia il meschino
corpo fra voi ricopra
e torni l’alma al proprio albergo ignuda.
La morte fia men cruda
se questa spene porto
a quel dubbioso passo ;
ché lo spirito lasso
non porìa mai in più riposato porto
né in più tranquilla fossa
fuggir la carne travagliata et l’ossa.

Tempo verrà ancor forse
ch’a l’usato soggiorno
torni la fera bella e mansüeta,
et là v’ella mi scorse
nel benedetto giorno,
volga la vista disïosa et lieta,
cercandomi : et, o pieta !
già terra infra le pietre
vedendo, Amor l’inspiri
in guisa che sospiri
sì dolcemente che mercè m’impetre
et faccia forza al cielo,
asciugandosi gli occhi col bel velo.

Da’ be’ rami scendea
(dolce ne la memoria)
una pioggia di fior’ sovra ‘l suo grembo ;
et ella si sedea
humile in tanta gloria,
coverta già de l’amoroso nembo.
Qual fior cadea sul lembo,
qual su le treccie bionde,
ch’oro forbito et perle
eran quel dì a vederle ;
qual si posava in terra e qual su l’onde ;
qual con un vago errore
girando parea dir : Qui regna Amore.

Quante volte diss’io
allor pien di spavento :
Costei per fermo nacque in paradiso.
Così carco d’oblio
il divin portamento
e ‘l volto e le parole e ‘l dolce riso
m’aveano, et sì diviso
da l’imagine vera,
ch’i’ dicea sospirando :
Qui come venn’io, o quando ?

et le ciel s’y emploie,
que l’Amour ferme mes yeux dans les larmes,
que quelque grâce recouvre parmi vous
mon pauvre corps,
et que mon âme retourne nue à son propre logis.
La mort sera moins cruelle
si j’emporte cet espoir
en ce passage hasardeux ;
car mon esprit fatigué
ne pourrait jamais dans un port plus calme
ni dans une fosse plus tranquille
fuir ma chair tourmentée et mes os.

Le temps viendra peut-être encore
où au séjour habituel
reviendra la sauvage belle et douce,
et là où elle m’aperçut
en ce jour bienheureux,
elle tournera ses regards de désir et de joie
en me cherchant : et, oh pitié !
voyant déjà de la terre entre le pierres,
l’Amour l’inspirera
de sorte qu’elle soupire
si doucement qu’elle obtienne ma grâce
et fasse violence au ciel,
en essuyant ses yeux de son beau voile.

Des belles branches descendait
(douce dans ma mémoire)
une pluie de fleurs sur son sein ;
et elle était assise
humble dans tant de gloire,
déjà couverte de l’amoureux essaim.
Telle fleur tombait sur le bord de sa robe,
telle autre sur ses tresses blondes,
qui étaient ce jour-là, à les voir,
de l’or poli et des perles ;
telle se posait sur le sol, et telle sur les eaux ;
telle, dans une gracieuse errance,
semblait dire en tournant : Ici règne l’Amour.

Que fois me dis-je alors
plein d’épouvante :
Cette femme, sans nul doute, est née au paradis.
Ils m’avaient si chargé d’oubli,
son port divin
son visage et ses paroles et son doux sourire
et si éloigné
de l’image vraie,
que je disais en soupirant :
Comment suis-je venu ici, ou quand ?

credendo esser in ciel, non là dov'era.	croyant être au ciel, et non pas là où j'étais.
Da indi in qua mi piace	Depuis ce moment j'aime tant
questa herba sì, ch'altrove non ò pace.	cette herbe, qu'ailleurs je n'ai point de paix.
Se tu avessi ornamenti quant'ài voglia,	Si tu avais autant d'ornements que tu en as envie,
poresti arditamente	tu pourrais hardiment
uscir del boscho, e gir in fra la gente.	sortir du bois et t'en aller parmi les gens.

(Musique : Giovanni Pierluigi Palestrina (1525-2594), in : *Chiare, fresche e dolci acque*, Simonetta Soro, RivoAlto, 1998)

Canzoniere, Sonnet 133

S'amor non è, che dunque è quel ch'io sento ?	Si ce n'est de l'amour, qu'est-ce donc que j'éprouve ?
Ma s'egli è amor, perdio, che cosa et quale ?	Mais si c'est de l'amour, pardieu, quelle chose est-ce ?
Se bona, onde l'effecto aspro mortale ?	Si elle est bonne, d'où vient cet effet âpre et mortel ?
Se ria, onde sì dolce ogni tormento ?	Si elle est mauvaise, d'où vient que chaque tourment est si doux ?
S'a mia voglia ardo, onde 'l pianto e lamento ?	Si je brûle de mon plein gré, pourquoi ces pleurs et ces lamentations ?
S'a mal mio grado, il lamentar che vale ?	Si c'est contre mon gré, à quoi sert de me plaindre ?
O viva morte, o dilectoso male	Oh mort vivante, oh mal délectable
come puoi tanto in me, s'io nol consento ?	comment as-tu tant de pouvoir sur moi, si je ne le permets pas ?
Et s'io 'l consento, a gran torto mi doglio.	Et si je le permets, c'est à grand tort que je me plains.
Fra sì contrari vènti in frale barca	Par des vents si contraires dans une frêle barque
mi trovo in alto mar senza governo,	je me retrouve en haute mer sans gouvernail,
sì lieve di saver, d'error sì carca	si légère de savoir, si chargée d'erreur
ch'i' medesmo non so quel ch'io mi voglio	que je ne sais moi-même ce que je veux pour moi
e tremo a mezza state, ardendo il verno.	je tremble en plein été, et je brûle en hiver

Canzoniere, Sonnet 134

Pace non trovo, et non ò da far guerra ;	Je ne trouve pas la paix, et je n'ai pas à faire la guerre;
e temo, et spero ; et ardo et son un ghiaccio ;	et je crains, et j'espère ; et je brûle et je suis de glace ;
et volo sopra 'l cielo, e giaccio in terra ;	et je vole au-dessus du ciel, et je gis sur la terre ;
et nulla stringo, et tutto 'l mondo abbraccio.	et je n'étreins rien, et j'embrasse le monde entier.
Tal m'a in pregion, che non m'apre né serra,	Une Dame me garde en prison, qui ne m'ouvre ni ne me ferme,
né per suo mi riten né scioglie il laccio ;	elle ne me tient pas pour sien et elle ne dénoue pas le lien ;
et non m'ancide Amore, et non mi sferra,	et l'Amour ne me tue pas, et il ne défait pas mes fers,
né mi vuol vivo, né mi trae d'impaccio.	il ne me veut pas vivant, et ne me tire pas d'embarras.
Veggio senza occhi, et non ò lingua et grido ;	Je vois sans yeux, je n'ai pas de langue et je crie ;
et bramo di perir, et cheggio aita ;	je désire périr, et demande de l'aide;
et ò in odio me stesso, et amo altrui.	et je me hais moi-même, et j'aime les autres.
Pascomi di dolor, piangendo rido ;	Je me repais de douleur et je ris en pleurant ;
egualmente mi spiace morte et vita :	me déplaisent également la mort et la vie :
in questo stato son, donna, per voi.	dans cet état je suis, dame, à cause de vous.

(Musique : Eustachio Romano (XVe-XVIe s.), in : *Chiare, fresche e dolci acque*, Simonetta Soro, op. cit.)

Canzoniere, Sonnet 156

l' vidi in terra angelici costumi
e celesti bellezze al mondo sole,
tal che di rimembrar mi giova e dole,
ché quant'io miro par sogni, ombre e fumi :
e vidi lagrimar que' duo bei lumi
ch' àn fatto mille volte invidia al sole.
ed udii sospirando dir parole
che farian gire i monti e stare i fiumi.
Amor, senno, valor. pietate e doglia
facean piangendo un più dolce concento
d'ogni altro. che nel mondo udir si soglia ;
ed era il cielo a l'armonia sì intento,
che non si vedea in ramo mover foglia :
tanta dolcezza avea pien l'aere e'l vento.

J'ai vu sur terre d'angéliques manières
de célestes beautés sans autre exemple au monde,
telles que le souvenir m'en est doux et pénible,
tout ce que je regarde semble rêves, ombres et fumées :
j'ai vu couler les larmes des deux belles lumières
qui mille fois envieux ont rendu le soleil.
J'ai entendu des mots mêlés à des soupirs
à mouvoir les montagnes et arrêter les fleuves.
Amour, sagesse, courage, pitié et douleur
produisaient en pleurant une harmonie plus douce
que tout ce qu'on entend d'ordinaire en ce monde ;
le ciel à l'harmonie était si attentif,
qu'on ne voyait bouger nulle feuille sur les branches :
tant remplis de douceur étaient l'air et le vent.

(Musique de Sigismondo d'India : Poïesis, *D'india,* Zig-Zag, 2003, Cristiana Presutti)

Canzoniere, Sonnet 164

0r che 'l ciel e la terra e 'l vento tace
e le fere e gli augelli il sonno affrena,
notte il carro stellato in giro mena
e nel suo letto il mar senz' onda giace ;
Vegghio, penso, ardo, piango ; e chi mi sface
sempre m' è inanzi per mia dolce pena :
guerra è 'l mio stato, d'ira e di duol piena ;
e sol di lei pensando ho qualche pace.
Così sol d'una chiara fonte viva
move 'l dolce e l'amaro ond' io mi pasco ;
una man sola mi risana e punge.
E perché 'l mio martir non giunga a riva,
mille volte il dì moro e mille nasco ;
Tanto da la salute mia son lunge.

Maintenant que le ciel et la terre et le vent se taisent,
que le sommeil réfrène les bêtes et les oiseaux,
que la nuit mène son char étoilé dans sa ronde
et que la mer repose sans vagues dans son lit ;
je veille, pense, brûle, pleure ; et celle qui me tue
toujours est devant moi, pour ma très douce peine :
la guerre est mon état, de colère et de deuil ;
si quelque paix je trouve, c'est en pensant à elle.
Ainsi, c'est d'une source unique, claire et vive
que viennent le doux et l'amer dont je me repais ;
seule une même main me blesse et me guérit.
Et pour que mon martyr à son terme n'arrive,
mille fois je me meurs chaque jour, mille fois je renais ;
tant de ma guérison je demeure éloigné.

(Musique : Claudio Monteverdi (1567-143), *Madrigali guerrieri et amorosi,* 8e Livre, 1638, Deller Consort de Londres, strophes 1 et 2).

Ce sonnet a été mis en musique par de nombreux madrigalistes avant Monteverdi, et après par plusieurs musiciens dont Franz Shubert (Voir le texte des Atti del convegno internazionale di Studi (Arezzo, 18-20 marzo 2004), a cura di A. Chegai e C. Luzzi, Lucca, LIM, 2005 (consultable sur : http **://www. Unisi.it/tdtc/petrarca/)**

Canzoniere, Sonnet 304

Mentre che 'l cor da gli amorosi vermi
fu consumato e 'n fiamma amorosa arse,
di vaga fera le vestigia sparse
cercai per poggi solitarï et hermi ;
et ebbi ardir, cantando, di dolermi
d'Amor, di lei, che sì dura m'apparse ;
ma l'ingegno e le rime erano scarse

Tant que par les vers de l'Amour mon coeur
fut consumé et qu'il brûla d'une flamme amoureuse,
d'une charmante bête fauve les vestiges épars
j'ai recherché dans les monts solitaires et déserts ;
et j'eus l'audace, en chantant, de me plaindre
de l'Amour, et d'elle, qui m'apparut si dure ;
mais mon génie et mes rimes étaient insuffisants

in quella etate a i pensier novi e ‘nfermi.	à mon âge pour des pensées neuves et tendres.
Quel foco è morto e ‘l copre un picciol marmo ;	Ce feu est mort, un peu de marbre le recouvre ;
che se co ‘l tempo fosse ito avanzando,	mais si avec le temps il était allé progressant,
(come già in altri) in fino alla vecchiezza :	(comme jadis chez d’autres), jusques à la vieillesse :
di rime armato, ond’oggi mi disarmo,	armé de rimes, dont aujourd’hui je me désarme,
con stil canuto avrei fatto, parlando,	en un style chenu, j’aurais fait en parlant,
romper le pietre e pianger di dolcezza.	les pierres se briser, et pleurer de douceur.

Canzoniere, Sonnet 310

Zephiro torna, e ‘l bel tempo rimena ,	Zéphir revient et le beau temps il ramène,
e i fiori et l’erbe, sua dolce famiglia,	et les fleurs et les herbes, sa douce famille,
et garrir Progne et pianger Philomena,	et le chant de Progné, les pleurs de Philomèle,
et primavera candida et vermiglia.	et le printemps candide et vermeil.
Ridono i prati, e ‘l ciel si rasserena ;	Les prés rient et le ciel se rassérène ;
Giove s’allegra di mirar sua figlia ;	Jupiter se réjouit de contempler sa fille ;
l’aria et l’acqua et la terra è d’amor piena ;	l’air et l’eau et la terre sont pleins d’amour ;
ogni animal d’amar si riconsiglia.	tous les animaux retrouvent le goût d’aimer.
Ma per me, lasso, tornano i più gravi	Mais pour moi, hélas, reviennent les plus lourds
sospiri, che del cor profondo tragge	soupirs, que du fond de mon cœur arrache
quella ch’al ciel se ne portò le chiavi ;	celle qui dans le ciel en emporta les clés ;
et cantar augelletti, et fiorir piagge,	et le chant des oiseaux, les fleurs dans la campagne,
e ‘n belle donne oneste atti soavi	et les actions suaves d’honnêtes et belles dames
sono un deserto, et fere aspre et selvagge.	sont pour moi un désert, et des bêtes sauvages et dures.

(Musique **: Claudio Monteverdi, *Madrigali guerrieri et amorosi*, op. cit.)**

(Musique : Outre les disques déjà cités, on trouve d’autres textes de Pétrarque mis en musique **:**

*** Roland de Lassus, *Il canzoniere di Francesco Petrarca*, Helgas-Ensemble Paul Van** Nevel, Harmonia Mundi, 2004 **;**

*** Mattio Rampollini, *Due canzoni del Petrarca*, Poïesis**, Zig-Zag, Harmonia Mundi, 2004 **;**

*** Divers, *Il canto alla corte di Isabella d’Este*, par Nella Anfuso, MPO, 1988 ;**

*** Monteverdi, divers textes du *Canzoniere*.**

* Consultez sur Google **:** Petrarca in musica ***; Monteverdi e Petrarca*….)**

Autres œuvres de Francesco Petrarca **:**

1) <u>en italien</u> : *Triumphi*, 6 Triomphes au titre latin écrits en « *terzine* » dantesques, *De l’Amour* (vers 1338), *De la Chasteté* (1348), *De la mort* (1348), *De la renommée* (1349), *Du temps*, *De l’éternité* (1374). Commencés en 1338-9, et repris tout au long de sa vie.

Dès la rencontre de Laure en 1337, il commence à composer le *Canzoniere* et le réorganise jusqu’à sa mort (4 fois entre 1370 et 1374). **La meilleure traduction française est celle de Pierre Blanc, bilingue, Bordas, 1988.**

2) <u>en latin</u> : *L’Africa*, en « *ottava rima* », commencé en 1339 ; *Bucolicum Carmen (1346-1357)* ; *Epistolae metricae (1333-1361)* ; *De viris illustribus*, Des homme illustres, commencé en 1337 ; *Rerum memorandum libri IV*, vers 1357-1353 ; *De vita solitaria* (Traduction française de Pierre Maréchaux, *La vie solitaire*, Rivages Poche, 1999), 1346-

56 ; *Secretum* (traduction française, ibid., *Mon secret*), vers 1347-1353 ; *De remediis utriusque fortunae,* Des remèdes de l'une et l'autre fortune (1354) ; *Itinerarium syriacum* (1357) ; Lettres *Familiares , Seniles.*

Voir aussi deux petites traductions de textes de Pétrarque : Séjour à Vaucluse, traduit du latin et annoté par Colette Lazam avec préface de Karlheinz Stierle, Rivages poche - Petit Bibliothèque, 2009, 124 pages ; et L'ascension du Mont Ventoux, traduit du latin par Denis Montebello, Préface de Pierre Dubrunquez, Séquences, 1990, 46 pages.

Bibliographie : voir la bibliographie proposée dans le livre de Pierre Blanc, *Canzoniere, Le chansonnier*, Édition bilingue, Classiques Garnier, Bordas, Paris, 1988, 568 pages, pp. 39-43. Mais pour s'initier à Pétrarque et au pétrarquisme, voir le Que Sais-je ? de Jean-Luc Nardone, *Pétrarque et le pétrarquisme*, Puf, 1998, 128 p.

Laure couronne Pétrarque,
Bibliothèque laurentienne,
Florence